

choses trop arides ; elle interrogeait encore, lorsque minuit sonna : Mme Guyamit dormait sur son fauteuil.

Marie n'osa pas dire à son tuteur que cette simple soirée de famille avait eu pour elle cent fois plus de charmes que le bal n'aurait pu lui en offrir.

C'était bien vrai pourtant.

#### IV

Le vieux général de Serville, frère aîné du défunt mari de Mme Anna de Serville, habitait à Dijon un vieil hôtel de grand style, situé dans la rue Dassano, tout proche de la place Saint-Jean. C'est là que les deux veuves, la tante et la nièce, s'installèrent dans les premiers jours de printemps, moins d'un mois après la première visite reçue par Guyamit. Le vieux célibataire fut ravi de recevoir dans son tranquille logis deux femmes aussi charmantes, et il n'y eut sorte de prévenances qu'il ne fit à sa chère nièce comme il appelait Sidonie, bien qu'elle ne fut nullement sa nièce ; tout au plus aurait-on pu découvrir une lointaine parenté entre le général et M. de Rochebert.

Le surlendemain de l'arrivée de la belle Sidonie, Mme Guyamit alla voir son amie : sa dignité lui permettait ce demi empressement à se retrouver avec la jeune veuve, car elle lui apportait divers renseignements, sollicités par sa tante à son intention ; le sixième mois de deuil touchait à sa fin et il était indispensable de sortir un peu de tous ces crêpes lugubres ; forte de ce prétexte, mais secrètement émue à la pensée de revoir cette femme qui avait troublé la vie de son fils, la bonne dame s'arrêta un instant avant de soulever le lourd marteau sculpté représentant une figure grimaçante. Involontairement, elle compara alors le majestueux hôtel avec la petite maison du boulevard Thiers où elle demeurait ; nul n'est parfait, et cette créature dévouée, bonne, charitable, excellente, avait un

défaut ; elle enviait la richesse, le luxe grandiose... Hâtons-nous d'ajouter qu'elle l'enviait surtout pour son fils.

Pendant qu'elle pénètre dans l'hôtel de Serville, et qu'elle écoute d'un air de sympathie des doléances que Sidonie croit devoir lui débiter, tout en essayant de beaux yeux que les larmes n'ont jamais rougis retournons à la petite maison que l'ambitieuse mère dédaigne, et où il serait si facile pourtant d'enfermer le vrai bonheur.

Gilbert, fort inquiet de sa pupille, qu'il trouve changée, triste, presque silencieuse, tournant à une dévotion exagérée, veut profiter de l'absence de sa mère pour essayer de la confesser. C'est son droit, et c'est son devoir ; s'il ne réussit pas, il priera sa mère d'essayer à mon tour, mais il espère arriver à son but à force de paternelle tendresse ; cette enfant a du cœur, elle sentira qu'elle est sincèrement aimée et qu'on ne veut lui arracher son secret que pour pouvoir réaliser ses chastes rêves.

Car elle a un secret, la douce et innocente Marie un homme moins observateur que M. Guyamit l'eût deviné comme lui ; et il faut lui arracher ce secret, car il la fait bien souffrir.

Justement, le tuteur lui a donné un mois de réflexion et ce mois expire demain : si elle choisit parmi ses prétendants, il n'y a plus de mystère... si elle les refuse tous il doit l'interroger.

La jeune fille reprit son air moqueur des bons jours pour répondre à la solennelle question de Gilbert, que tous ces messieurs lui déplaisant également, elle pouvait répondre à tous par un refus bien net, et qu'elle était extrêmement obligée à son tuteur, pour l'avoir interrogée vingt-quatre heures plus tôt. Désormais, elle allait être en repos.

— Etait-ce donc cette décision à prendre qui vous rendait si songeuse depuis un mois, ma chère Marie ? demanda le jeune homme avec un accent très doux, presque féminin. Connaissant votre aversion pour le mensonge, je serai plus tranquille si vous pouvez m'affirmer que je ne m'abuse pas.